

folio
POLICIER

MONS KALLENTOFT & MARKUS LUTTEMAN

THRILLER

Leon



FOLIO POLICIER

Mons Kallentoft
Markus Lutteman

Leon

Une enquête
de Zack Herry

Traduit du suédois par Hélène Hervieu

Gallimard

Titre original :

LEON

© *Mons Kallentoft and Markus Lutteman, 2015.*

Published by arrangement with Nordin Agency, Sweden.

© *Éditions Gallimard, 2017, pour la traduction française.*

Couverture : D'après photo © Josephine Pugh / Arcangel.

Mons Kallentoft et Markus Lutteman, nés respectivement en 1968 et 1973, sont tous deux journalistes et écrivains. Le premier s'est fait connaître en France grâce à la série des « Quatre Saisons », romans policiers mettant en scène l'enquêtrice Malin Fors. Le second est l'auteur de six ouvrages, non encore traduits en français — notamment *El Choco* (2007), qui évoque l'histoire de Jonas Andersson, un Suédois emprisonné en Bolivie pour trafic de drogue.

Avec *Zack* et *Leon*, le duo construit un cycle de thrillers coups de poing, libres transpositions du mythe grec d'Hercule dans la Stockholm contemporaine.

Qui le monstre doré déchirera-t-il de ses griffes ?
Qui osera s'aventurer dans la grotte la plus sombre ?
Qui sauvera les enfants de Némée ?
Notre héros, notre héros, notre héros.

Prologue

Stockholm, le 22 décembre

Tandis que son jean glisse le long de sa jambe, son humanité s'échappe lentement de lui pour être remplacée par quelque chose de plus grand. De plus pur.

Il laisse son jean par terre, se débarrasse de son pull gris en V et de sa chemise lie-de-vin.

L'air est humide, irrespirable. Oppressant. Une odeur de vieil homme.

L'obscurité.

Comme dans les entrailles de l'enfer.

Ou dans l'ancre d'un lion.

D'un sac-poubelle noir, il fait surgir une immense fourrure. Sa forme évoque celle d'un manteau royal, mais avec des manches.

Il la caresse du bout des doigts. Savoure cette douceur. Cette force.

Lentement, il enfiler une manche. Puis l'autre. Même si le cuir spécialement traité est encore rêche, il lui fait l'effet d'une seconde peau.

Il attache l'agrafe autour du cou mais ne boulotte pas le reste.

Se penche de nouveau vers le sac-poubelle et en sort la tête de lion. La boîte crânienne a été retirée,

tout comme la mâchoire inférieure. Mais il reste la crinière. Longue, épaisse, avec des éclats dorés, elle se pose sur ses épaules quand il glisse la peau de la tête de lion sur la sienne. Il entrevoit alors du coin de l'œil les canines effilées en pointe de la mâchoire supérieure.

Il s'immobilise un instant et s'imprègne de la force de ce costume. Celle de l'animal qui lui est transmise.

Ses épaules se baissent et sa respiration se fait profonde et régulière. Alors il enfonce ses mains dans les pattes. En lève une et contemple les griffes. Il a pris soin de les aiguïser pour les rendre les plus acérées possible.

Il les laisse égratigner la peau nue de sa poitrine. Éprouve une douleur brûlante.

Il scrute la pénombre. Devine les végétaux et les grands blocs rocheux plus au fond.

L'univers du lion.

Puis il se retourne et se dirige vers une porte étroite en tôle. Jette un coup d'œil par la petite vitre sale.

Les barreaux métalliques de la cage luisent sous la faible clarté des étoiles qui filtre par une lucarne du toit. Le jeune garçon est recroquevillé dans un coin, ses jambes maigres ramassées sous le menton, le visage enfoui entre les genoux. Son corps tremble. Sa tête est parcourue de spasmes.

Comme le ferait la proie d'un prédateur.

La proie d'un lion.

Un lion qui sait se venger d'un tort commis à son encontre, un lion qui sait montrer qui est le plus fort.

Un son sourd lui monte dans la gorge. Sa bouche s'ouvre, béante, et il bat l'air avec les mains.

Ensuite il ferme les yeux. S'imagine lacérer le cou du jeune garçon avec ses griffes. Le déchiqueter. Déchirer la tendre peau humaine et éclabousser de sang le monde entier.

Les griffes rétabliront l'ordre des choses.

Bientôt.

Mais pas maintenant.

Il lève les yeux vers l'horloge digitale au-dessus de la porte. Le compte à rebours. Encore quatorze jours, trois heures et quatre secondes. Trois. Deux. Un.

Il racle la porte avec ses griffes. Observe le garçon trembler encore plus.

Bientôt.

Il se détourne et se fond sans bruit dans l'obscurité.

Le jeune garçon en cage relève la tête. Scrute la porte, les yeux écarquillés.

C'était quoi, ce bruit ?

Est-ce maintenant que ça commence ?

Je ne veux pas être ici.

Je veux m'en aller.

Mais il ne peut pas bouger. Seuls les tremblements agitent son corps.

Il tend l'oreille pour guetter d'autres sons derrière la porte.

Mais le bruit s'est éloigné.

Il lève les yeux vers la lucarne d'en haut. Aperçoit les étoiles qui brillent très loin là-haut. Elles se taisent dans le noir. Le regardent d'en haut, mais n'ont rien à faire de lui.

Personne n'en a rien à faire.

Il essaie de distinguer des constellations, en vain. Elles ne sont pas au bon endroit, comme si quelqu'un avait fait basculer le ciel. Cela ne l'empêche pas de fixer les points lumineux.

Allez, viens, disent-ils. Viens si tu peux.

Il aimerait pouvoir. Il voudrait flotter dans les airs, s'échapper par l'ouverture poussiéreuse, s'élever dans l'air froid de l'hiver. Plus haut, toujours plus haut. Traverser la fine couche de nuages, s'éloigner de cette grotte. Disparaître dans le noir infini et regarder en bas. Comme les étoiles. Regarder Stockholm pris dans l'étau de l'hiver.

Observer. Sans intervenir.

Laisser passer le temps.

Et le temps passe.

Des jours, des semaines.

Un froid toujours plus mordant saisit la ville à la gorge. La gangue de glace gagne presque tout l'archipel, enserrant les îlots. Fait se figer tout Stockholm.

Deux SDF meurent dans la Götgatan sous leurs couvertures élimées. Ils sont blottis l'un contre l'autre quand la mort vient les chercher, et quand on veut les soulever de là, leurs vêtements gelés s'accrochent au bitume.

Tout est froid.

L'air, la terre.

Et le canon d'un revolver contre la tempe.

Malgré la chaleur et l'air vicié de cette cave à Tegnérunden, la main tremblante qui tient la crosse a des sueurs froides. Quelques liasses de billets

humides changent de propriétaire et le brouhaha s'arrête. Les hommes ont cessé de crier dans ses oreilles. Les quelque trente personnes dans la pièce retiennent à présent leur souffle.

Rien que le silence. Des yeux brillants qui fixent Zack Herry. Son nez parfaitement droit, ses cheveux blonds jusque dans la nuque.

Des regards impatients, affamés.

La fumée de cigarette pique les yeux, des gouttes de sueur tombent de la lèvre supérieure d'un homme plus âgé. Il se tient trop près, avec son odeur de transpiration et ses yeux mouillés. Tous se tiennent beaucoup trop près.

Le doigt se crispe sur la détente. Le métal froid, peut-être une cartouche en face du canon. Peut-être pas.

Je ne veux pas, pense Zack. Ce n'est pas moi, ici. Je ne devrais pas être à cette table, entouré de ces gens-là.

Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas, je ne vais pas tirer.

Mais je n'ai pas le choix.

Il est conscient qu'il regarde droit dans les yeux un homme plus âgé, au visage empâté, avec un feutre gris sur la tête. Son col de chemise a jauni et son corps tout entier semble plus n'espérer que la mort.

C'est quoi, comme endroit ? Et c'est qui, tous ces gens ?

Fous le camp, Zack. Écarte-le de ta tempe, ce revolver. Lève-toi, putain !

Non, reste assis.

Il faut que je le fasse.

Au nom de l'enfant.

Il serre son doigt sur la détente, arrache encore une fraction de millimètre de course, mais tout son corps se rebelle. Des images et des voix surgissent dans sa tête et disparaissent. Papa qui le soulève de ses bras forts. La voix d'enfant d'Abdula dans une cage d'escalier à Bredäng. Le regard éteint de sa mère. Sa blessure au cou dont le sang jaillit. Son corps sans vie dans le couloir sombre. Papa qui sanglote sur le palier, le téléphone à la main.

Au moins mon père ne recevra pas cet avis de décès.

Qui me pleurera ? Mera ? Deniz ?

Ester. Elle qui m'attend sur les marches de l'escalier. Elle dont le visage s'illumine à ma vue. Elle qui retourne chez elle, déçue, quand je ne lui ouvre pas.

Tant pis.

J'envoie tout balader.

Je vais tirer maintenant.

La peau est humide contre le canon du revolver que Zack plaque de plus en plus fort contre l'os temporal.

Tous les yeux rivés sur lui, avec leurs pupilles rétractées, volent comme des balles dans sa direction, mais elles ne peuvent pas tuer. Seulement l'encourager à le faire.

Allez, vas-y, maintenant.

Fais-le.

OK.

OK, putain !

Il presse la détente et le trou qui s'ouvre en lui est plus grand que tout le reste. Une explosion de néant qui l'engloutit, où chaque cellule de son corps se vrille dans une jouissance douloureuse, où

il n'y a plus de conflits, pourtant il voudrait juste hurler et...

Clic.

Un silence plus bref qu'un souffle.

Puis l'enfer.

Les hommes se déchaînent. Des poings se lèvent, des liasses de billets froissés s'échangent. Un bras frappe l'ampoule nue suspendue à un câble au plafond. La lumière balaie la table d'avant en arrière, quelqu'un trébuche si violemment contre la chaise de Zack qu'il manque de la renverser.

Il repose le revolver. Un FN Barracuda usé, une vieille arme de service de la police belge. Le canon est court, le métal noir et mat.

Il se lève, étire ses doigts et sent la moindre de ses articulations comme jamais auparavant.

Un homme d'âge mûr au cou de vautour s'assied de l'autre côté de la petite table en bois ronde. Zack ne connaît pas son nom. Mais c'est lui, de toute évidence, qui gère ce qui se passe ici.

Le Cou de vautour lui tend une corbeille bleue en plastique contenant cinq enveloppes en papier kraft.

Zack prend l'avant-dernière et l'ouvre avec des doigts tremblants.

Vide.

Quoi, bordel ?

Il veut saisir la corbeille avec les autres enveloppes et filer. Mais il sait que c'est foutu d'avance. Au moins vingt personnes se dressent entre la porte et lui, sans compter les deux gardes du corps armés, à l'entrée.

T'en as rien à faire, de l'enveloppe. Tire-toi, imbécile. Fous le camp.

Il se lève.

L'homme en face de lui a éloigné la corbeille avec les enveloppes et sort une cartouche de .357 Magnum dont le laiton brille, et la brandit devant les yeux de Zack.

« *One more ? Okay ?* »

Zack le fixe du regard. Chuchote :

« Je vais te tuer. »

L'homme sourit de ses dents brunâtres.

« *One more. Yes ? No ?* »

Les hommes qui se pressent autour de la table le harcèlent :

« *Do it, do it.* »

Quelqu'un lui tend une bouteille de whisky allemand infect.

Ils sont combien là-dedans ? Dans la fumée et la sueur ? L'air refuse de pénétrer dans ses poumons, on dirait qu'un prédateur comprime sa cage thoracique.

Il regarde le revolver.

« *Yes. One more.* »

C'est de nouveau l'ébullition dans la pièce. Les gens flairent l'odeur de la mort.

De sa mort.

L'homme a fait basculer le barillet du revolver et tient en l'air la cartouche pour que tout le monde la voie bien.

Avec un geste lent, quasi religieux, il introduit la deuxième cartouche, diamétralement opposée à la première. Puis il lève l'arme en l'air et fait tourner à toute vitesse le barillet avec la paume de la main.

Puis il pose le revolver sur la table devant Zack.

Le silence se fait de nouveau.

Zack soulève l'arme. Angoisse et doute. Mais une autre sensation aussi. Une chaleur au plus profond de son être.

Il plaque le revolver contre sa tête. L'arme pèse aussitôt plus d'un kilo et sa main tremble comme s'il était en manque après une nuit shootée à la coke.

Le canon contre la tempe.

Le métal froid contre la peau moite.

Il voit un petit garçon dans une prairie et il reconnaît l'odeur de l'herbe et du sang.

Il presse sur la détente.

Avec soixante-sept pour cent de chances de s'en tirer.

Clic.

Le trou l'engloutit de nouveau. L'entraîne en haut, en bas, à l'intérieur, à l'extérieur. L'avale, le recrache et il se retrouve sur sa chaise. Ici et maintenant, d'une manière qu'il n'a encore jamais éprouvée.

On lui tend, à hauteur du visage, la corbeille avec les enveloppes. Plus que quatre. Il prend celle du dessus. Le bruit du papier qui se déchire fait un bruit d'enfer dans ses oreilles.

Vide.

Encore.

Le Cou de vautour n'a pas bronché, mais Zack aurait aimé qu'il ricane, lui donnant ainsi un prétexte pour lui casser quelques dents.

Zack montre le revolver d'un signe de tête.

« *One more.* »

L'homme sort une troisième cartouche.

Nouvelle rotation. Encore *clic*...

Il faut que j'aie une réponse.

Il faut que je sauve le gosse.

Sa main tremble moins cette fois quand il soulève le revolver. Le doute et l'angoisse ont perdu en intensité.

Il presse la détente. N'entend plus les voix excitées autour de lui. Remarque à peine les billets qui changent de propriétaire au-dessus de sa tête, la cendre brûlante d'une cigarette qui atterrit sur sa main ou les coups et les tapes qu'il reçoit dans le dos.

Il se trouve dans un tunnel de lumière où sons, mouvements et hommes incarnent cette lumière.

Quatrième cartouche.

Lentement – avec une lenteur infinie –, elle est introduite dans le barillet.

Le moment est solennel. Zack a hâte de tirer, il n'a plus envie que de ça.

Il prend le revolver et le colle contre sa tempe. Seul compte ici et maintenant. Rien d'autre.

Zack plonge son regard dans celui du Cou de vautour et tire.

La pièce explose. Les hommes disparaissent comme des nuages de fumée au-dessus d'un champ de bataille.

Je suis le seul survivant dans le monde entier, pense-t-il. Le seul, je tiens une enveloppe, je l'ouvre, elle est vide et ça n'a aucune importance, parce que la réponse n'est pas là mais ailleurs : sur la table devant moi, dans un revolver usé qu'une main saisit pour y introduire une cinquième cartouche. Je soulève le revolver et me demande s'il a jamais existé autre chose que ce moment précis. S'il a jamais existé autre chose que moi-même et mon doigt sur la détente.